



Photo : Pascal Ito/Flammarion

Thomas B. Reverdy : « Ce qui est très inquiétant, c'est le déni de démocratie »

Lauréat du prix Interallié, Thomas B. Reverdy analyse le soulèvement populaire, notamment chez les jeunes, à la lumière de son dernier roman, *l'Hiver du mécontentement* (Flammarion).

Entretien.

Votre dernier roman, *l'Hiver du mécontentement*, se passe lors des grandes grèves en Grande-Bretagne à l'hiver 1978-79, juste avant l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher. Quel écho le mouvement actuel donne-t-il au livre ?

Thomas B. Reverdy Ce soulèvement populaire prend la même configuration chaotique que l'hiver du mécontentement, un terme que la presse britannique avait à l'époque emprunté au Richard III de Shakespeare. Peut-être que je suis allé chercher un détour pour dire une violence du pouvoir qui enferme, qui réprime, utilise des discours sécuritaires. Je me sens plus à l'aise par le détour, car la réalité est toujours plus molle que le roman. Si je plaçais un roman en France, on serait tout de suite dans le journal télévisé. Ce qui est comparable, c'est le chaos et la réaction des gens vis-à-vis de ça. On est d'abord amusé de voir les châteaux de cartes tomber, et ensuite on a peur. Pendant que je travaillais le roman, j'avais en tête deux parties principales : le chaos et le mouvement qui va en sortir, comme en physique. Mais bien malin celui qui dira dans quelle direction ce chaos partira. Ce qui est très inquiétant, c'est le déni de démocratie, le fait que d'un côté, pour se faire entendre, il faille brûler des voitures et que, de l'autre côté, on arrête des gens à la sortie du train et qu'on les enferme sur un chef d'accusation qui n'a aucune existence en droit.

En tant que professeur dans un lycée de Seine-Saint-Denis, quel est votre point de vue sur le mouvement lycéen ?

Thomas B. Reverdy Sur Mantes, évidemment, ce sont des images terribles, comme sont terribles les propos des gens qui les traitent par le mépris et sous-entendent que ce ne sont pas les enfants de la République, nos enfants qui sont ainsi humiliés de façon inadmissible, d'une façon qui est non seulement choquante par sa violence – on contrôle très bien une foule assise, pas besoin de la mettre à genoux –, mais aussi d'une façon qui est impardonnable par sa bêtise profonde – la méchanceté lorsqu'elle est gratuite est toujours d'une bêtise profonde. Quelle

méconnaissance aussi de la puissance des symboles ! À genoux ! Ces genoux-là pourraient bien faire chuter des têtes... Si je regarde ce mouvement de façon un peu détachée, je pourrais dire qu'à force de promettre aux jeunes un avenir bouché, on les libère. Ils deviennent punk et s'affranchissent. C'est une attitude normale et raisonnable pour des gens qui ont l'énergie et la jeunesse. J'ai déjà vécu 2005 en banlieue : je n'aime pas voir des jeunes se fermer des portes parce qu'un passage devant le juge laisse des traces. Du côté des profs, nous avons tous des choses à dire sur la réforme, mais si nous nous mettions en grève, nous serions inaudibles. Or, on en arrive à avoir intérêt à ce que ce soient nos élèves qui fassent du grabuge. C'est une position schizophrène qui met beaucoup de gens dans le désarroi. Personne n'a envie d'instrumentaliser ces lycéens, mais la surdité du gouvernement entraîne le fait que seule la violence est audible, ce qui n'est évidemment pas une solution.

Votre roman parle aussi de cette révolution silencieuse qu'a constituée la mondialisation et qui est le terreau de ce que nous vivons aujourd'hui...

Thomas B. Reverdy En France, les années 1980 et le mitterrandisme ont masqué l'entrée dans le libéralisme. Nous l'avons vécu comme une trahison des socialistes et avons gardé les yeux braqués sur la France. Nous n'avons pas vu que Reagan et Thatcher faisaient basculer le monde. Aujourd'hui, on est en train de s'en rendre compte. Quand le mur de Berlin tombe, le capitalisme radicalisé se répand sur toute la planète avec des résultats catastrophiques. Il y a trente ans, une majorité de gens appartenaient aux classes moyennes, à part les ouvriers et les paysans. Aujourd'hui, on a conscience qu'il y a des riches, et des super-riches, comme Carlos Ghosn. Hobbes parle d'un pacte qui tient parce qu'on le signe tous en même temps. C'est scandaleux qu'il existe des super-riches au-delà des lois qui ne signent pas le pacte.

L'Hiver du mécontentement parle, à partir de la figure de Richard III, de l'accession au pouvoir et de son exercice. Comment, en tant que romancier, observez-vous le pouvoir jupitérien d'Emmanuel Macron ?

Thomas B. Reverdy À la fin de la pièce de Shakespeare, Richard III est vaincu et prononce la célèbre réplique : « Mon royaume pour un cheval. » Il est vaincu parce qu'à la scène précédente, tous les fantômes de ceux qu'il a humiliés et assassinés reviennent le voir la nuit et lui disent : « Demain, dans la bataille, pense à moi... désespère et meurs. » C'est une revanche morale. Il aurait pu conquérir le pouvoir par le seul machiavélisme qu'il déploie au début de la pièce. Le problème, c'est qu'il a péché par orgueil. Il croit qu'être au sommet lui donne le droit d'humilier ceux qui sont en dessous. Mais non, nous sommes tous égaux. L'orgueil est la faiblesse des forts. C'est l'un des péchés mortels et il est toujours puni, chez Shakespeare ou La Fontaine. Jupiter, c'est le péché d'orgueil. Mais il y a toujours un hiver qui amène un vent plus fort et déracine les chênes orgueilleux.

Entretien réalisé par Sophie Joubert, L'Humanité, Mercredi, 12 Décembre, 2018